

L'EXPOSITION DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Prix du numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS. — PARIS : 14 FR. — DÉPARTEMENTS : 16 FR.

Rédacteur en chef : Adolphe BITARD

N° 23. — 7 SEPTEMBRE 1878

BUREAUX

7, RUE DU CROISSANT, PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 30 NUMÉROS

Adresser les mandats à l'ordre de l'administrateur.



LE BALLON CAPTIF. — L'APPAREILLAGE DE LA NACELLE.

L'EXPOSITION ANGLAISE

Indépendamment de vastes annexes affectées principalement aux machines agricoles, et sur lesquelles il nous faudra revenir en conséquence, l'exposition anglaise proprement dite ne mesure pas moins de 164 mètres de façade, plus du quart de l'emplacement total concédé aux sections étrangères. Quand nous disons l'exposition anglaise, c'est l'exposition de la Grande-Bretagne et de ses colonies que nous devrions dire; mais, en même temps, il nous faudrait rappeler que l'exposition des Indes accapare à elle seule la moitié du grand vestibule d'honneur.

Sur cette étendue de façade, la commission royale a fait élever cinq constructions caractéristiques de l'architecture nationale à diverses époques. Ces constructions, nous les avons déjà décrites dans notre numéro 8, en même temps que nous donnions le dessin de la quatrième, en comptant à partir du vestibule d'honneur; nous croyons donc suffisant d'y renvoyer le lecteur. Mais nous avons promis alors de revenir sur le pavillon du prince de Galles, réservé pour cette occasion, et c'est maintenant le moment de le faire, aussi bien que de compléter, par des détails obtenus depuis, la description des autres constructions faites à cette date.

Le pavillon du prince de Galles est le deuxième de la série; il a environ 25 mètres de longueur. Il a été construit sur les dessins de M. Gilbert R. Redgrave, architecte de la Commission royale, dans le style du règne d'Élisabeth, ou plutôt du suivant, du règne de Jacques I^{er}. L'édifice, de forme carrée, à un seul étage, se compose d'un pavillon central et de deux ailes sur une même ligne; il est bâti de briques et de pierres blanches pour les encadrements; les fenêtres larges et élevées paraissent résolues à ne rien perdre des rayons lumineux qu'un ciel trop souvent brumeux voudra bien leur dispenser.

En l'absence du prince, ce pavillon peut être visité sans de grandes formalités. On pénètre d'abord dans un vestibule pavé en mosaïque. En face se trouve l'entrée de la salle à manger, la pièce principale du pavillon, mesurant 6 m. 50 de largeur sur près de 10 mètres de longueur, et éclairée par en haut. La porte qui donne accès du vestibule dans la salle à manger est tendue d'épaisses portières en tapisserie. Les murs de cette pièce sont divisés en panneaux par de riches cadres de chêne sculpté et orné de marqueterie ébène et ivoire, comme l'est la corniche; ces panneaux sont remplis par des tapisseries magnifiques, provenant de la manufacture royale de Windsor et représentant

les principales scènes des *Joyeuses Comères*. Au-dessus de la cheminée est un admirable portrait de S. M. la reine Victoria, en tapisserie également, et provenant de la même manufacture.

Au milieu, enfin, de cette salle à manger, est dressée une table garnie de vaisselle plate et de porcelaine décorée.

A droite de la cheminée s'ouvre une sorte de voûte drapée de portières provenant de l'École royale des travaux d'art à l'aiguille et conduisant à une pièce octogone disposée en boudoir pour l'usage de la princesse de Galles. La décoration de cette pièce intime est une merveille. Les panneaux sont tendus de soie bleu pâle, le reste des tentures est en tulle avec application de point d'Angleterre, se terminant à la hauteur de la corniche par une frise pendante, de 50 à 60 centimètres, également en point d'Angleterre. A l'une des extrémités est ménagée une fraîche retraite, disposée en forme de grotte par MM. Dick, Radclyffe et C^{ie}, et tapissée de glaces placées de façon à produire les plus curieux effets de réflexion et à donner l'impression d'une profondeur sans limites.

De l'autre côté de la salle à manger, c'est-à-dire à gauche en y entrant par le vestibule, on trouve une autre pièce octogone, le cabinet du prince de Galles, tendue de broderies de soie exécutées également à l'École des travaux à l'aiguille, école patronnée par S. A. R. la princesse Helena, femme du prince Christian de Schleswig-Holstein. Indépendamment de celles provenant de cet établissement, plusieurs des tentures exposées dans ce pavillon, car c'est une véritable exposition, ont été exécutées par la Société des travaux de dames (*Ladies' Work Society*).

D'autre part, les boiseries décoratives et les meubles ont été fournis par MM. Gillow et C^{ie}, après avoir été exécutés exprès sur les dessins de MM. H.-C.-J. Henry et J.-W. Hay, artistes attachés à cette maison. Pour assurer une uniformité de style parfaite entre tous les objets qui se trouvent dans le pavillon, les mêmes artistes ont également fourni les dessins sur lesquels l'orfèvrerie et la vaisselle plate ont été exécutées par MM. Elkington et C^{ie}, les porcelaines par MM. Minton, les tuiles émaillées par MM. Minton, Hollins et C^{ie}, les tapis par MM. Templeton et C^{ie}, les glaces par MM. Powell et fils. Les portes et grilles, en fer forgé, sont de MM. Barnard, Bishop et Barnard, de Norwich. MM. Freitham ont également fourni une belle grille en fer forgé.

L'unique étage de l'édifice est divisé en plusieurs pièces occupées par divers bureaux.

Complétons maintenant les renseigne-

ments que nous avons déjà fournis sur les quatre autres constructions de la façade anglaise :

La première, celle qui précède le pavillon du prince de Galles, bâtie dans le style du temps de la reine Anne, est meublée et décorée par MM. Jackson et Graham dont elle constitue la part contributive à l'Exposition. Elle est à la disposition du prince de Galles, en sa qualité de président de la Commission royale et pour ses conférences avec les membres de cette Commission.

La troisième, construite par MM. H. Doulton et C^{ie}, doit sa décoration intérieure à MM. Shoolbred et C^{ie}.

La quatrième a pour constructeurs MM. William Cubitt et C^{ie}, dont c'est le début comme exposants; on la désigne ordinairement comme le pavillon du Canada, parce qu'elle est affectée aux réunions des membres de la Commission de cette possession anglaise, et a été en outre décorée et meublée par les soins d'exposants canadiens.

La cinquième enfin, construite dans le style anglo-hollandais du temps de Guillaume et Marie, a été décorée dans le même style par MM. Collinson et fils.

Il n'y a aucun rapport, comme on voit, entre ces constructions et les façades des autres sections étrangères. Elles forment en réalité toute une série d'expositions particulières, quelque chose comme la préface de l'exposition générale dont nous ne pouvions nous occuper sans avoir payé le tribut obligé : on n'aborde pas la lecture d'un livre sans en avoir au moins parcouru la préface, quand on a quelque gravité dans l'esprit. Maintenant, et après avoir parcouru l'exposition de l'Inde comme nous l'avons fait, il ne nous reste plus qu'à passer en revue les merveilles industrielles que nos ingénieurs voisins ont amoncelées au Champ-de-Mars.

Constatons d'abord cette particularité de l'exposition anglaise qu'elle n'a pas de ces divisions nettement tranchées, si nettement qu'une cloison sépare l'un de l'autre les groupes les plus voisins, que nous voyons dans les autres sections, et qui sont quelquefois un embarras de plus. On s'y transporte aisément d'un groupe à l'autre; aucune barrière ne s'élève pour vous empêcher de répondre à l'attraction d'une vitrine étrangère au groupe où vous vous trouvez en ce moment, de par la classification officielle, avant de l'avoir parcouru tout entier. Cette disposition a dû faire gagner beaucoup de terrain, mais elle a un inconvénient que nous ne nous dissimulons pas : celui de faire oublier une partie des produits exposés dans le groupe délaissé subitement, — provisoirement pense-t-on; mais c'est le tout de



retrouver son chemin dans ce labyrinthe !

Cependant, avec un peu de méthode, on peut s'y reconnaître ; et comme, en dehors des simples curieux, c'est pour étudier spécialement telle ou telle partie de l'Exposition qu'on se rend au Champ-de-Mars, il n'y a pas plus à craindre de se perdre dans la section anglaise que nulle part ailleurs ; car, somme toute, on y a parfaitement respecté la classification générale et il n'y a que cette liberté d'accès qui déconcerte un peu au premier moment.

Nous ne nous piquerons pas nous-mêmes d'un excès de méthode qui tomberait dans l'enfantillage ; nous visiterons tour à tour l'orfèvrerie, la verrerie, la céramique, le meuble, les arts libéraux, les tissus, les armes, les machines, etc. ; plusieurs de ces grandes divisions nous retiendront sans doute quelque temps, car l'exposition anglaise est de beaucoup la plus importante, de toutes façons, et il ne saurait être question de la parcourir rapidement, accordant un regard çà et là aux objets les plus curieux, c'est-à-dire aux seuls objets qui tirent l'œil.

Constatons enfin, avant d'aborder l'examen détaillé des produits exposés, la loyauté avec laquelle les fabricants anglais proclament, dans les travaux d'art, les noms de leurs collaborateurs.

De même que nous sommes obligés de savoir que les pavillons de la façade ont été construits sur les dessins de MM. Redgrave, Norman Shaw, Tarring et Wilkinson et Colclutt, il ne nous est pas indifférent d'apprendre que MM. Shoolbred et Cie, par exemple, fabriquent des meubles dont les dessins leur sont fournis par M. H.-W. Battley, comme l'indique le catalogue. — Il y a ici, en vérité, un exemple à suivre, et un bon.

A. BITARD.

(A suivre.)

LE PAVILLON DES EAUX MINÉRALES

A deux pas du pavillon de la Presse, on rencontre une petite maison blanche couverte de tuiles rouges, qui, malgré son apparence rustique, mérite cependant une visite. Je veux parler du pavillon des eaux minérales françaises, dans lequel on a, pour la première fois dans nos expositions, réuni et mis en évidence la riche collection des ressources hydro-minérales et hydro-thermales que possède notre territoire et qui occupent aujourd'hui une place importante dans la pratique médicale.

Ce pavillon pourrait porter comme étiquette : *Au rendez-vous des estomacs fati-*

gués. Les dyspeptiques et les gastralgiques en connaissent déjà le chemin. Il semble que les malaises de l'estomac soient une maladie contemporaine ; on s'en est fort occupé dans ces dernières années ; la vie dans les villes, l'hygiène défectueuse de nos restaurants, les veilles prolongées en favorisent le développement. Certains journaux de médecine ont décrit, sous le nom de *vertige stomacal*, un malaise qui n'est pas nouveau sans doute, mais dont les symptômes n'avaient pas encore été exposés avec tant de précision. Le malade est sujet à des vertiges ; la terre chancelle sous ses pieds ; des nuages passent tout à coup devant ses yeux ; l'angoisse le prend ; il lui semble qu'il est victime d'accidents cérébraux. L'estomac est le seul coupable, et c'est l'estomac qu'il faut guérir.

Je ne prétends pas que les eaux minérales soient un remède infailible à ce genre d'affections. Mais leur usage s'est infiniment répandu. Lorsque arrive la belle saison, on fait venir son médecin, et, après lui avoir déroulé le tableau de ses infirmités, on lui demande pour quelle gare on doit prendre son billet. Le médecin, de l'air le plus grave, examine son client, le palpe, l'ausculte et lui signe ensuite son *exeat*, en l'expédiant, suivant le cas, dans les Vosges ou dans les Pyrénées. Les demi-malades, les affaiblis, les *anémiques*, pour employer le mot à la mode, qui comme le *goddam* de Figaro répond à tout, sont dirigés vers la mer, le plus grand réservoir d'eau minérale connu.

Au pavillon des eaux minérales, on ne trouve pas la mer. En revanche, on y voit dans une vitrine le panorama en relief de Dieppe, de ses falaises et de son casino. Avec beaucoup d'imagination, on pourrait se croire sur les bords de la plage, attendant l'heure du concert.

Quant aux stations thermales, elles sont presque toutes représentées par des quantités incommensurables de bouteilles, de flacons, et par des plans des installations balnéaires. Quelques établissements ont eu l'heureuse idée de placer au-dessus de leurs vitrines des collections de photographies rappelant les sites les plus pittoresques des pays où ils sont situés. Il est agréable et intéressant, pour le malade en traitement à l'Exposition de 1878, c'est-à-dire le malade guéri et qui peut d'un pas allègre arpenter le Champ de Mars, de retrouver le souvenir des excursions qu'il a faites aux mauvais jours, lorsqu'il était contraint de subir la douche ou d'absorber une infinité de breuvages qui n'auront jamais droit de cité sur la table des gastronomes.

Notre ami, M. G. Mayer, qui, en sa qualité de secrétaire du comité d'organisation de cette exposition spéciale, en a surveillé

toutes les installations, a bien voulu me servir de cicérone à travers cette succession de stations thermales que l'on a distribuées d'après leur ordre géographique et classées par région. C'est ainsi que j'ai pu, après avoir fait une saison dans les Pyrénées, dont les collections sont d'ailleurs arrangées avec beaucoup de goût, et avoir traversé le Sud-Est, le Centre, passer en Auvergne pour aller enfin terminer ma cure, je veux dire ma promenade, dans les Vosges, un pays que je connais de longue date et dont les malades sont le plus souvent des touristes, avides de vacances, de promenades en montagne et en forêt, et de pêche à la truite dans les petits torrents qui descendent vers les vallées.

Il y a bien une centaine de stations ayant exposé, et j'avoue qu'il me serait impossible de les passer chacune en revue. Elles ont toutes des vertus merveilleuses, si j'en juge par les prospectus, qui déclarent ingénument, et avec une touchante unanimité, qu'elles ont guéri toutes les indispositions connues et inconnues. Elles font ainsi concurrence à l'excellente et douce Revalesscière du Barry. Après tout, il n'y a que la foi qui sauve, et quel est le malade qui n'a pas la foi ? C'est toujours l'histoire de Perlet, l'acteur de l'ancien Gymnase, et dont la maigreur est restée légendaire, qui, aux bains d'X..., où on l'avait envoyé pour engraisser, se rencontrait avec M^{lle} Georges, la tragédienne aux formes puissantes, venue par ordre de médecin pour maigrir.

Ce qu'il y a de plus amusant encore, c'est que, dans les vitrines d'une même maison, chaque eau vante ses vertus au détriment de sa voisine. — « La source E... est la plus gazeuse des eaux de X... » Et la même formule se répète dans chaque compartiment.

D'importantes collectivités se retrouvent dans ce pavillon et on en peut parler sans choir dans la réclame. Il s'agit, en effet, de manifestations faites par les départements et destinées à montrer l'ensemble des sources minérales de certaines contrées. Dans ce nombre, j'ai remarqué les collectivités de Bagnères-de-Bigorre, de l'Aude, des Pyrénées-Orientales, de la Savoie, et, enfin, du Puy-de-Dôme qui ne compte pas moins de 225 sources dont les produits sont soigneusement étiquetés.

Il y a encore les établissements thermaux de l'État qui sont intéressants à voir : Aix-les-Bains, Nérès, Bourbon-l'Archambault, Luxeuil et Bourbonne, dans la Haute-Marne.

La vitrine de ce dernier établissement contient de belles médailles romaines, que l'on a trouvées dans les fouilles exécutées lors de travaux de captage récents. En effet, les thermes de Bourbonne remon-

tent à la plus haute antiquité, et l'histoire de cette station balnéaire offre de curieuses particularités qui font la joie des archéologues. Mon cadre est trop étroit pour y faire entrer l'histoire des thermes romains dont on a découvert tant de vestiges en France. Je le regrette, car il y aurait un certain intérêt à mettre en parallèle les anciennes pratiques balnéaires et les méthodes d'hydrothérapie modernes.

Si l'on en juge par les substructions mises à jour à Bourbonne, les travaux des thermes romains avaient une importance dont il serait difficile de se faire aujourd'hui l'idée. Il est vrai que de leur temps les salaires ne comptaient pas et que la main-d'œuvre pouvait mettre sur pied des armées de travailleurs.

Mais revenons à notre pavillon des eaux minérales. Il possède un comptoir de dégustation, où d'aimables Hébés vous versent des eaux de table (Pougues, Saint-Galmier, Orezza) parfaitement inoffensives d'ailleurs, que l'on peut, quand on est gourmand, mélanger avec des sirops offerts gratuitement aux consommateurs.

Dans les jours chauds, on se presse à cette buvette, placée sous l'invocation d'Esculape et non sous celle de Bacchus.

Pas bien loin de ce comptoir, une vitrine renferme une série de coffrets, travaillés comme de l'ivoire, surchargés d'attributs et de sujets se détachant en relief sur les panneaux. C'est une eau minérale d'Auvergne qui confectionne ces objets d'art, connus depuis longtemps à Paris, en venant recouvrir de dépôts calcaires des moules en gutta-percha préparés *ad hoc*.

En résumé, le but qu'on s'est proposé en groupant dans une seule et même exposition toutes nos eaux minérales paraît utile, aujourd'hui qu'elles ont pris une si grande place dans les habitudes générales. Il était également bon de montrer que notre pays n'a, sous ce rapport, rien à envier aux pays les plus favorisés.

AD. LE REBOULLET.

L'INDUSTRIE DES DIAMANTS

A L'EXPOSITION

La découverte des gisements diamantifères nouveaux, par l'abondance soudaine

voulons nous occuper en ce moment, c'est du mouvement produit par la découverte des diamants du Cap dans l'industrie de la taille, surtout au profit de la France, depuis l'Exposition de 1867.

On n'a qu'à consulter le Catalogue, à la classe 39, groupe IV, pour pouvoir juger de l'influence exercée sur l'industrie de la joaillerie par cette découverte, dont le bruit commença justement à se répandre pendant le cours de la dernière Exposition de Paris. Il y a dix mille nègres, mulâtres ou indigènes employés aux mines de Kimberley, et 3,500 lapidaires hollandais, français ou belges occupés à la taille de ces diamants, presque tous expédiés en France ou en Angleterre. La valeur du produit de ces mines, depuis leur ouverture, en 1869, est d'environ 350 millions de francs.

A l'Exposition de 1867, une seule nation figurait pour la taillerie des diamants : c'était naturellement la Hollande. Mais depuis, grâce aux efforts persévérants de M. Ch. Roulina, Paris a grandement développé cette industrie, qui est aussi représentée en France avec honneur par la taillerie de Septmoncel (Jura). Paris compte aujourd'hui trois établissements de ce genre. La plupart des diamants qui y sont travaillés proviennent du Brésil, de Rio-de-Janeiro et de Bahia.

Nous aurons peut-être l'occasion de revenir sur les difficultés qu'a rencontrées chez nous l'établissement de la taillerie des diamants, et sur la reconnaissance qui est due à M. Ch. Roulina pour l'avoir tenté et pour y avoir réussi; nous reviendrons certainement sur l'exposition des diamants de la couronne de France qui, avec ceux du prince de Galles et de divers exposants particuliers, constitue la plus belle et la plus complète exposition de ce genre qu'on ait jamais vue.

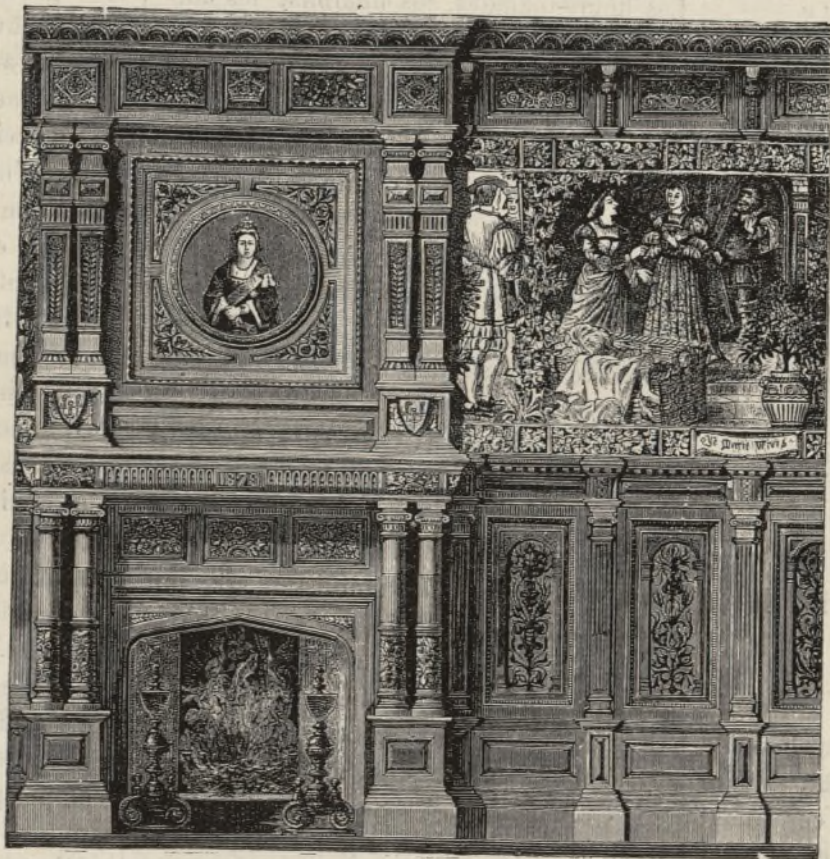
Mais il nous a paru utile de donner dès maintenant des indications sommaires sur l'utilité relative des diamants, niée même par de très-bons esprit.

J. D'HENNEZIS.



PAVILLON DU PRINCE DE GALLES.

de ces pierres sur les divers marchés, a toujours eu pour effet immédiat l'abaissement du prix des diamants, suivi d'ailleurs d'une réaction plus ou moins sensible. C'est ce qui s'est produit lors de la découverte des champs diamantifères du



INTÉRIEUR DU PAVILLON DU PRINCE DE GALLES.

Cap, mais dans une proportion beaucoup moins considérable qu'à la découverte des mines du Brésil. Ces découvertes sont rares, en somme, et les crises qu'elles provoquent importantes à proportion; quant aux fluctuations de prix qu'elles accusent, ce n'est pas de cela que nous



LES FAÇADES DE LA SECTION ANGLAISE DANS LA RUE DES NATIONS

LES BEAUX-ARTS

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE¹

(Suite.)

LES PAYS-BAS

Genre, paysage, marines, quelques portraits, des natures mortes, voilà de quoi se compose l'exposition des artistes néerlandais. Il y manque les toiles archéologiques de M. Alma Tadéma, qui s'est fait Anglais et expose dans la section anglaise; elles auraient jeté une vive lueur sur cette exposition, mais il n'y faut plus penser; ajoutons cependant que, malgré cette désertion, elle est encore fort remarquable. Les artistes hollandais ont conservé les traditions des vieux maîtres; les sujets simples et vrais, les scènes familières, les tableaux d'intérieur rendus avec une coloration douce, parfois un peu sombre même, dominant, et on y reconnaît une sincérité d'exécution qui fait passer quelquefois sur les fautes de dessin.

En tête se présente M. Josef Israëls, un décoré de 1867, avec quatre tableaux charmants : *Seule au monde*, pauvre femme pleurant au chevet de son mari mort; les *Pauvres du village* recevant l'aumône, composée de quelques poissons et de restes de pain, d'un bateau de pêcheurs rentré au port; le *Dîner des savetiers* et l'*Anniversaire*. Les sujets choisis par M. Israëls ne sont point gais, mais ils impressionnent fortement, étant traités avec conscience, sans aucune exagération et avec une sûreté d'exécution extrêmement remarquable.

M. van Haanen expose deux toiles parues au Salon de 1876, et dont la première, les *Ouvrières en perles à Venise*, obtint alors une 3^e médaille; l'autre est un type de jeune Vénitienne. Le *Corpus delicti* de M. Boks est amusant, mais il frise la charge; il s'agit d'une cuisinière et d'une femme de chambre comparissant devant « Monsieur », pour donner des explications sur la découverte qu'il vient de faire d'un shako! La cuisinière est tranquille; son attitude, aussi bien que sa laideur, témoignent de son innocence; il n'en est pas de même de la jeune femme de chambre rousse, dont les protestations sont trop animées pour être sincères. Cette scène est bien traitée; elle a le tort de faire involontairement songer aux « illustrations » du *Journal amusant* ou du *Monde pour rire*, mais elle indique chez l'artiste un sentiment très-fin du comique et une entente parfaite de la mise en scène. L'exécution, en outre, est irréprochable. Au restaurant, de M. P. Oyens, nous présente un monsieur qui se prépare à dégus-

ter son potage et ne demande qu'à être regardé. Le *Combat dans la neige*, de M. van Seben, ne changera rien à la carte de l'Europe; ce combat se livre entre moutards revenant de l'école, tous gonflés d'une ardeur belliqueuse pleine de promesses qu'ils ne tiendront peut-être pas.

Une scène d'intérieur pleine de charme, c'est le *Sois sage!* de M. Mélis. L'aïeule est endormie dans son fauteuil, et tandis que le père lit près d'une fenêtre, la mère, qui allaite son dernier né, recommande du regard aux autres enfants, assis à une table basse, de garder le silence. Cette scène est très-animée; le silence y parle, si l'on peut dire; dans cette pièce où il y a tant de choses, depuis le fauteuil de la grand'maman jusqu'au berceau du petit, tout est exact, dans la tonalité voulue, et éclairé de la lumière qui convient. Citons encore l'*Enrôleur*, la *Pointe de l'épée*, la *Pointe du pinceau*, de M. Herman ten Kate; les *Maraudeurs*, de M. M. ten Kate; l'*Enfant sauvé* (1421), de M. J. ten Kate jeune; les deux *Poissards de Scheveningue*, de M. Verveer; le *Retour du marché au poisson*, de M. Sadée; le *Flûtiste*, de M. Steelink; l'*Intérieur de maison à Hindeloopen*, de M. Sebes; le *Salon des antiquités du musée communal de Haarlem*, de M. S. Altmann; le *Chœur de l'église principale de Bréda* et le *Poète J. Van den Vondel, employé au mont-de-piété, mis à la retraite par le bourgmestre d'Amsterdam*, de M. J. Stroebel; l'*Auditoire complaisant* et les *Amis de la maison*, de M. David Bles; les *Apprêts du voyage*, de M. Scholten; le *Combat de cavalerie* et les *Bohémiens*, de M. Bomble; l'*Intérieur en Hollande*, le *Faquin*, *Au bord du Zuyderzée*, *Pendant la guerre*, de M. Burgers; *In memoriam*, jeune fille assise sur une tombe, un bouquet à la main, de M^{lle} Schwartre; une *Porte à Sneek* et une *Rue de Delft*, de M. Klinkenberg.

Signalons maintenant les marines de M. Mesdag, habitué de nos Salons : d'abord le *Départ* et le *Retour du bateau de sauvetage de Scheveningue*, portant secours à un schooner anglais, en novembre 1869, deux toiles qui ont paru au Salon de 1876, puis la *Levée de l'ancre*, à Scheveningue; celles de MM. Arltz, Gruyter, Storm van S'Gravesande, Rust, Maris, Hilverdinck, Koster; les Paysages de MM. de Bock, van de Sande Bakhuysen, Apol, van Starkenborgh, de Vogel, Roelofs, Greive, Bilders, van Borselen, M^{me} van Houten Mesdag, etc.; les fleurs et les fruits de M^{lle} A. Haanen (raisins), de M^{lle} Roosenboom (camélias), de M^{lle} A. Stolk (fleurs), de M^{lle} Vos (oranges); de M^{lle} Molyn (azalées), de M^{lle} van de Sande Bakhuysen (fleurs et fruits) et, en fait de nature morte, la langouste de M. P. Haaxman.

Les portraits de MM. Bisshop et Hendricks sont à peu près les seuls à citer. Il y a enfin quelques animaux : le *Bétail dans la prairie*, de M. Savri, les *Moutons*, de M. Lebrecht, les *Chevaux*, de M. Nakken, qu'il serait injuste de ne pas signaler.

HECTOR GAMILLY.

L'EXPOSITION AGRICOLE

La fabrication de la volaille à la vapeur.

Une des curiosités de l'exposition agricole du quai d'Orsay est certainement la couveuse artificielle qui fonctionne tout près de la passerelle conduisant au Champ-de-Mars, dans l'un des deux petits pavillons isolés dont le second abrite une fabrique de cidre de Normandie.

Non loin de là, à l'extrémité voisine du hangar principal contenant les instruments d'agriculture, fonctionne un autre appareil, un véritable instrument de torture imaginé aussi pour le perfectionnement de l'éducation de la basse-cour; je veux parler de la *gaveuse* artificielle, ayant pour objet d'engraisser de force l'infortunée volaille qu'on met de force au monde un peu plus loin; de sorte qu'on peut assister sans fatigue et sans perte de temps à toute l'odyssée du pauvre diable de poulet qui n'en peut mais, et n'a pas l'air de s'inquiéter de tout ça.

L'incubation artificielle n'est pas une invention nouvelle : les Chinois, et surtout les Égyptiens, se servaient pour cet objet (il y a quelque 4,000 ans) de fours dont Réaumur tenta d'introduire l'usage en France. Ses expériences réussirent parfaitement, et il en a donné une intéressante relation dans une brochure célèbre : *Sur l'art de faire éclore et d'élever en toute saison des oiseaux domestiques* (1749), à laquelle une nuée de brochures rédigées, les unes sur le ton indigné, les autres sur le ton plaisant, prétendirent répondre aussitôt. Un de ces pamphlets, curieux à relire aujourd'hui, se plaît à exagérer le principe pour en démontrer l'absurdité; c'est le *Concubitus sine Lucina*, écrit sous forme de lettre, signée Richard Roë, à l'auteur de la précédente brochure, mais dont l'auteur est très-probablement Meusnier de Querlon. Son titre seul explique pourquoi nous nous garderions bien de l'analyser si nous en avions l'envie et le temps : il permet d'ailleurs de se passer d'autre analyse. — Quoi qu'il en fût, Réaumur avait raison; il eut des successeurs dont les essais réussirent également bien; malgré cela, la couveuse artificielle ne prenait pas, et il faut avouer que les perfection-

1. Voir les nos 10 à 22.

nements qui y ont été apportés dans ces derniers temps ne parviennent que lentement à convaincre le public de son efficacité. On dit pourtant que l'ancien rédacteur en chef du *National*, feu Ildefonse Rousset, a réalisé une grande fortune, il y a une trentaine d'années, en faisant éclore et en élevant des poulets par un procédé de ce genre.

Ce qui empêchera la couveuse artificielle de pénétrer dans la ferme, c'est qu'il faut nécessairement attacher quelqu'un au service de l'appareil, tandis qu'avec la couveuse naturelle il n'y a à s'occuper de rien que de l'entretenir d'eau fraîche et de graine. Sans doute la poule qui couve ne pond pas; elle ne pond pas davantage tout le temps qu'elle élève ses petits dont l'éducation l'absorbe entièrement, et c'est une perte; il s'agit de savoir si cette perte est assez importante pour lui préférer la dépense d'un appareil et l'entretien d'un *chauffeur*. D'autre part, toutes les poules ne sont pas disposées à couvrir quand on désire qu'elles le fassent: cela était vrai avant l'introduction dans nos basses-cours des espèces cochinchinoises, mais ne l'est plus à présent; avec ces incubatrices forcenées, on peut toujours être sûr de trouver une couveuse au moment du besoin. Il faut donc renoncer au rêve de l'introduction à la ferme de la couveuse artificielle, mais elle peut, elle doit former la base d'une industrie particulière qui n'en est plus, au reste, à ses débuts, et qui a cet avantage précieux de ne faire aucun tort à l'élevage naturel pratiqué à la ferme.

L'industrie du couvage ou de l'*acouvage* artificiel, pour adopter le mot de M. Eug. Gayot, n'est pas nouvelle, avons-nous dit; elle est exploitée depuis longtemps et avec grand succès à Gambais, dans le département de Seine-et-Oise, où sont justement employés les hydro-incubateurs de MM. Roullier et Arnoult, et maintenant dans toute la région des houlans. Mais il y a mieux: depuis une dizaine d'années, plutôt moins que plus, un colon anglais du Cap, M. Douglass, a appliqué l'incubation artificielle aux œufs d'autruche, et paraît avoir pris un meilleur parti que de se livrer à la recherche des diamants. Enfin nous entendons dire merveille d'un système nouveau introduit aux États-Unis par un industriel belge, mais l'inventeur de ce système n'a pas cru devoir l'envoyer à l'Exposition; quant à celui de M. Douglass, un dessin que nous avons sous les yeux semble prouver que les seuls changements faits par l'inventeur aux systèmes connus et exposés qu'aid'Orsay portent sur l'augmentation du volume, dans la proportion où le volume de l'œuf d'autruche est supérieur à celui de l'œuf de poule.

Les appareils de MM. Roullier et Arnoult; que nous citons tout à l'heure, sont des couloirs à eau chaude, sans foyer, pourvus ou non d'une chambre chaude pour sécher les poussins au sortir de la coquille; ils sont construits sur quatre dimensions et peuvent contenir, suivant le numéro, 50, 100, 220 ou 450 œufs. Les organes principaux de ces appareils, contenus dans une caisse en bois, sont un ou plusieurs tiroirs et un ou plusieurs récipients à eau chaude. Le tiroir porte un plateau mobile, percé de trous donnant accès à l'air extérieur; c'est dans ce tiroir que sont placés les œufs, sur un lit de foin; au-dessus est le récipient dont l'eau est chauffée à 55 ou 60 degrés, de manière à communiquer aux œufs déposés dans les tiroirs une chaleur égale d'environ 40 degrés, nécessaire à l'incubation.

Nous allons faire comprendre en peu de mots l'embarras causé par la direction et la surveillance de cet appareil, embarras qui n'est rien, hâtons-nous de le dire, pour un établissement industriel dans le genre de celui de Gambais. Il faut entretenir cette température constante, en ajoutant à l'eau du récipient, qui se refroidit graduellement, de l'eau chaude nouvelle de temps à autre; ensuite il faut, deux fois par jour, retirer les œufs des tiroirs et les exposer à l'air pendant environ dix minutes; il faut enfin les changer de place, les retourner de temps en temps pour que la chaleur opère également sur toutes les faces: toutes ces pratiques ont été enseignées par la poule couveuse elle-même; avant qu'on daignât prendre leçon d'elle, on produisait des poussins difformes, souffreteux, cacochymes, sans se douter des vraies causes de cet insuccès partiel, qui sautent aux yeux à présent.

Ce n'est pas encore tout. Quand, au bout de vingt et un jours d'incubation, les petits sont éclos dans les meilleures conditions, ils réclament toujours les soins de la mère, que l'industrie de l'homme supplée par la chambre chaude dont nous avons parlé, bien couverte et formant un abri tout aussi confortable que l'aile d'une mère, dont les poussins ne sentent en aucune façon le défaut; mais il faut avoir soin d'entretenir également la température de cette *éleveuse* artificielle, dans laquelle les poussins viennent d'eux-mêmes se réfugier, et en grande hâte, lorsque après avoir picoré alentour jusqu'au coucher du soleil, ils sentent les premières atteintes du froid.

Bien des gens conservent une certaine répugnance pour la volaille ainsi *fabriquée à la vapeur*; ils s'imaginent qu'il lui manque quelque chose: il ne lui manque rien de plus que ce qui pourrait manquer à l'enfant élevé au biberon qui réussit.

Nous ne saurions dire si le jeune poussin souffre de la privation des soins maternels; il n'en a pas l'air en tout cas, et il ne nous paraît guère raisonnable de s'apitoyer sur l'isolement de sa tendre enfance, du moment où l'on consent à bourrer de truffes le même oiseau devenu chapon par les moyens que l'on sait et engraisé à la *gaueuse* artificielle.

Autour du pavillon qui abrite la couveuse règne une espèce de petit parc où des poulets de tout âge prennent leurs ébats et picorent avec appétit et gaieté; à côté de poussins dont le sexe est douteux pour des profanes, il y a des poulettes et de jeunes coqs redressent déjà fièrement leur crête; il y a aussi des canards qui ne laissent rien à désirer sous le rapport de la santé et de la bonne humeur.

Il va sans dire, d'ailleurs, que le procédé est aussi bien applicable aux œufs de fauvette, de faisan, de dinde, de tout oiseau quelconque, que nous venons de montrer qu'il l'est aux œufs de poule, de canard et... d'autruche.

A. B.

LA STATUE ÉQUESTRE DE CHARLEMAGNE

Déjà exposé, en plâtre, en 1867, ce groupe magnifique, dû au ciseau de Louis Rochet, mort récemment, reparait en bronze à l'Exposition de 1878, formant la partie capitale de l'exposition particulière de la maison Thiébaut qui l'a coulé en bronze, et accusant le poids respectable de 25,000 kilogrammes.

L'empereur est à cheval, un vaste manteau descendant de ses épaules en plis harmonieux, couronne en tête et sceptre en main; de chaque côté de la tête du cheval impatient, deux guerriers francs en armes tiennent les rênes! — Ce sont des femmes nues qui remplissent cet office auprès du cheval de Charles-Quint, dans le tableau de Mackert: le rapprochement n'est-il pas curieux?

Le groupe repose sur un piédestal monumental, représentant une chapelle de style roman-carlovingien, percée d'arcades allongées servant de niches à des statues de bronze et surmontées d'une immense couronne impériale entourant tout le socle proprement dit.

D'autres statues ou statuettes sont groupées autour de ce véritable édifice, ainsi que des médaillons d'une exécution extrêmement remarquable. Un magnifique cheval de course de M. Isidore Bonheur y a surtout un grand succès. Le dôme est formé de rubans de cuivre croisés de toutes les couleurs. Le bleu, le rouge, l'or, employés avec goût et discer-

nement, décorent ce piédestal, auquel on ne peut reprocher que d'être trop élevé pour le groupe qu'il supporte et qu'il a l'air de vouloir dérober même aux yeux des indiscrets.

C'est au centre du pavillon d'angle du vestibule d'honneur, situé à l'entrée de la galerie des machines françaises, qu'est installée cette belle exposition.

FÉLIX SOULIER.

PETITE CHRONIQUE

L'exposition des produits aurifères de l'Australie et du Canada, à l'extrémité du vestibule d'honneur donnant accès à la galerie des machines étrangères, est toujours visitée par un grand nombre de curieux s'exerçant mentalement aux calculs les plus hyperboliques. C'est qu'on y contemple en effet, non des monuments merveilleux, mais des blocs de forme plus ou moins élégante et régulière, représentant respectivement une valeur insensée en monnaie ayant cours.

Quelques chiffres et vous en jugerez :

Voici par exemple un bloc octaèdre représentant la somme totale de l'or recueilli au Canada dans l'année 1877 : valeur, 333,340,000 francs ;

Une pyramide représentant exactement l'or trouvé dans la colonie de Victoria (Australie), de 1851 à 1877. Valeur, 5 milliards de fr. ;

Un obélisque représentant le volume d'or extrait dans la colonie de Queensland (Australie), de 1868 à 1877. Valeur, 264,691,000 francs ;

La Nouvelle-Galles du Sud : 800,678,000 fr. ;

Ces monuments reposent sur des trophées de minerai, de métaux, de sable d'or.

Il y a bien là de quoi faire rêver plus pauvre que Rothschild, en vérité.

L'ascenseur du Trocadéro s'est un peu fait désirer, mais un accident récent, dont les résultats ont été terribles, explique qu'on ait voulu écarter du Champ de l'Exposition jusqu'à la possibilité d'un pareil malheur. Cela va maintenant, comme sur des roulettes. Le plateau, qui s'élève à plus de 60 mètres, est soutenu par quatre colonnes en fonte d'une force respectable. Les chaînes ont été éprouvées par une tension de 120 kilogrammes par centimètre carré. Quant au cylindre et à toutes les pièces de l'appareil, ils ont dû supporter un poids double du poids nécessaire pour soutenir le plateau et le plongeur sans le secours du contre-

poids. L'appareil complet, avant d'être livré au public, a été chargé de 4,000 kilogrammes, puis on l'a fait descendre à une vitesse double de la descente normale.

Après des expériences de cette témérité, couronnées du succès le plus complet, la confiance s'impose d'elle-même.

Pour donner une idée de la différence de pro-

On remarquera que l'Allemagne, qui figurait pour 379 wagons en 1867, n'en a que 28 en 1878, et que la Turquie n'a pas participé à l'Exposition.

Dans ces chiffres ne sont pas compris les produits camionnés des gares et des environs de Paris ou transportés par eau.

A une réception d'ingénieurs anglais venus pour visiter nos bassins houillers du Nord et du Pas-de-Calais, à Douai, par les ingénieurs de la région, M. Vuillemin, doyen de ces derniers, a fait un discours dans lequel il a donné de curieux détails sur la découverte de la houille dans le nord de la France.

Les auteurs de cette découverte firent preuve, dit-il, d'une hardiesse d'idées et d'une persévérance d'efforts remarquables ; il s'agissait de retrouver en France le prolongement des couches de houille exploitées dans le Hainaut, qui venait d'être cédé à l'Autriche, et cela sous un manteau de terrains modernes de 40 à 150 mètres d'épaisseur, renfermant des nappes d'eau considérables. Ils y parvinrent par leur constance en luttant contre des difficultés de toute sorte. Notre pays est redevable à ces hardis pionniers, les Desandrouin, les Taffel, les Taffin, les Mathieu, de la création d'une source de grandes richesses ; leurs noms passeront à la postérité au titre de véritables bienfaiteurs.

Toutefois ce ne fut que vers 1850 que la recherche de la houille, limitée aux environs de Douai, s'étendit au Pas-de-Calais, qui offre aujourd'hui des gisements qui s'étendent sur une superficie d'au moins 100,000 mille hectares, et dont la richesse égale, si elle ne dépasse pas celle des gisements du Nord.

M. Edison ne s'est pas rendu dans les montagnes Rocheuses dans le seul but d'expérimenter la délicatesse de son micro-tasimètre en l'appliquant à la mesure de la température de l'air et de la chaleur rayonnée par les astres. L'infatigable inventeur croit avoir trouvé le moyen de déterminer électriquement la puissance des filons argentifères, si nombreux dans le Colorado.

On ignore encore en ce moment si ces expériences d'un genre si nouveau ont réussi.

INIGO SMALL.

Le gérant : A. BITARD.

Sciaux. — Imp. CHARAIRE et FILS.



STATUE DE CHARLEMAGNE, PAR FEU ROCHET, FONDUE PAR LA MAISON THIÉBAULT.

portion et d'importance qu'il faut établir entre l'Exposition de 1867 et celle de 1878, le nombre des wagons entrés au Champ-de-Mars a été de 4,538 (20,000 tonnes) ; en 1867, de 2,090 (9,630 tonnes), qui doivent être ainsi répartis :

	1867	1878
France	401	1 300
Angleterre	539	1 200
Allemagne	379	28
Belgique	321	640
Autriche-Hongrie	60	240
Pays-Bas	45	170
Russie	12	170
Italie	110	160
Suède et Norwège	30	140
États-Unis	20	120
Suisse	54	105
États divers	69	285
Totaux	2 090	4 538



BEAUX-ARTS. — SECTION DE LA GRAVURE SUR BOIS

LA DERNIÈRE HEURE D'UN CONDAMNÉ

D'après le tableau de M. Muñiz, gravé par M. C. Baude.

SCULPT. — IMP. CHARRAS ET FILS.